



RIRE DE LA PUBLICITÉ À VERSOIX

Ce vendredi et ce samedi, à 21h, les Caves Bonséjour, à Versoix, présentent «Le monde est bizarre», d'Angelo Lui, pièce de théâtre qui s'intéresse aux diktats de la publicité. Entrée libre. Route de Sauverny 6, Versoix.

LE MAG

SCÈNE Daniele Finzi Pasca signe «Bianco su bianco», à voir au Théâtre de Beausobre.

Un clown tout en délicatesse

CÉCILE GAVLAK
cgavlak@lacote.ch

«Blanc sur blanc». C'est, traduit dans la langue de Molière, le titre du nouveau spectacle de Daniele Finzi Pasca, à voir au Théâtre de Beausobre dans sa version francophone. De la cérémonie de clôture des Jeux olympiques de Turin, en 2006, à celle de l'ouverture des Jeux paralympiques de Sotchi, l'année dernière, en passant par le Cirque Eloize (Québec) ou celui du Soleil (Canada): c'est peu dire que le metteur en scène tessinois est un habitué des productions d'envergure.

Même si «Bianco su bianco» reste dans cette veine, ce n'est pas une énorme machine impressionnante. Daniele Finzi Pasca tire ici, avec toute son équipe, le fil de l'intimité et de la poésie. Une scénographie faite d'ampoules lumineuses, un message délicat, des effets de musique tout en subtilité et seulement deux comédiens sur le plateau. Et ces mots du metteur en scène, issus de sa note d'intention, en guise d'amuse-bouche: «Ce ne seront pas des rêves mais de petites hallucinations, une façon de laisser surgir le rouge et le noir qui se cachent derrière le blanc de notre imaginaire à nous les clowns.» Issu d'une lignée de photographes, ce quinquagénaire aux cheveux frisés poivre et sel, parle joyeusement, avec ce petit sourire malicieux qui ne le quitte pas.

Revenir à la simplicité

Sans aucune difficulté, Daniele Finzi Pasca passe d'un spectacle gigantesque à une forme sensible. «Suite à Sotchi, nous avions tous besoin de revenir à quelque chose de plus simple. Les plus petits spectacles permettent de ne pas se perdre. Les grands m'apprennent



Natif de Lugano en 1964, le grand Daniele Finzi Pasca (photo du haut) vient de créer un nouveau spectacle. DR

aussi énormément. Les uns alimentent les autres», raconte-t-il juste après la deuxième représentation de «Bianco su bianco», au Teatro sociale de Bellinzona. C'est ici que ce spectacle a été créé avant de partir en tournée en France, en Suisse, et au Canada.

Pour dire bonjour, Daniele Finzi Pasca serre spontanément dans les bras. Il propose de s'asseoir sur les marches d'un escalier en béton, dans un couloir du théâtre. Pas de chichis. «Le bon moment pour une interview n'existe pas...», répond l'homme quand on s'excuse de l'arracher aux mondanités. Le lendemain matin, très tôt, il doit assurer une séance pour la Fête des vignerons qu'il organisera en 2019, événement qui a lieu quatre fois par siècle à Vevey. «Tout ce que je pourrais vous dire à ce sujet serait un mensonge, car nous sommes au tout début du travail...» Ce soir, c'est de lui qu'il parlera.

Son Tessin natal

Dans son Tessin natal, on sent que Daniele Finzi Pasca est chez lui. Il connaît tout le monde et les regards des spectateurs sont remplis d'émotions. Ce soir-là, à Bellinzona, même sa maman se trouve dans la salle. Déjà venue à la première de «Bianco su bianco», elle assiste à cette deuxième pour «bien tout comprendre», confie celle qui déborde de fierté, car «dans ce spectacle-là, il y a beaucoup de texte, je veux saisir les subtilités. Je reviendrais peut-être une troisième fois».

Daniele Finzi Pasca a lui-même écrit cette histoire de jeune garçon, sur le corps duquel on retrouve des brûlures de cigarettes. La comédienne brésilienne Helena Bittencourt et le Hollandais Goos Meeuwsen se partagent le plateau et déroulent la vie du personnage. Le

texte évoque la violence, la maladie... «Même si cela se passe dans mon quartier, comme souvent dans mes spectacles, ce n'est pas du tout mon histoire, prévient d'emblée le metteur en scène qui a grandi à Lugano. J'ai eu une enfance très heureuse.» Et d'ajouter que son père, récemment décédé, était certainement son meilleur ami.

Son premier souvenir de cirque fut Knie. «Tout ce public sous le chapiteau, c'était gigantesque! Mon frère avait peur des clowns, et je l'embêtais en lui montrant après les images dans le programme...» Puis, c'est aux côtés d'un clown nommé Fery, que le jeune Daniele fait ses premiers pas dans la gymnastique. «C'était mon mentor entre 7 et 15 ans, nous nous entraînions pour la gymnastique artistique.» Puis le cirque, et la création de sa première compagnie en 1983, alors qu'il a à peine 20 ans.

Aujourd'hui, ce nouveau spectacle fait aussi référence à son oncle Bianco, avec qui Daniele Finzi Pasca a souvent randonné en montagne. «Mon spectacle «Icaro» est une des montagnes que j'escalade depuis quatorze ans, rappelle-t-il. C'est un rendez-vous...» Ecrit lorsqu'il était en prison en tant qu'objecteur de conscience, ce monologue imaginé au départ pour un seul spectateur, est interprété par Daniele Finzi Pasca lui-même, encore aujourd'hui. Il l'a joué 700 fois en six langues différentes. Cet artiste infatigable prépare aussi son tout premier film avec son épouse, Julie Hamelin Finzi, co-fondatrice en 2011 de la Compagnie Finzi Pasca. ●

INFO+

«Bianco su bianco»
Ve 31 octobre (20h); sa 1^{er} novembre (19h);
di 2 novembre (17h). Dès 10 ans.
Théâtre de Beausobre, Morges.
www.beausobre.ch

LA CHRONIQUE LITTÉRAIRE par Maxime Maillard

Mosaïque littéraire dans le Mexique révolutionnaire

Une terre de sang et de création, ainsi apparaît le Mexique des années 30-40 sous la plume de Patrick Deville. Entre exils forcés, fantasmes libertaires et utoïpies communautaires, vont y coexister, parfois s'y côtoyer intimement, révolutionnaires à la dérive, parias superbes, sans-papiers, aventuriers du psychisme et de la plume. Dans «Viva», deuxième opus d'une deuxième trilogie romanesque infusée à l'histoire mondiale, l'écrivain français nous entraîne sur les traces de quelques figures de l'histoire et des arts aux destins funestement entrelacés. Dans un style d'écriture précis et serré, où le souci historiographique épouse

le souffle romanesque, l'auteur de «Kampuchéa» (2011) et de «Peste et Choléra» (2013) dépeint la fresque d'un extraordinaire bouillonnement révolutionnaire.

En janvier 1937 Léon Trotsky débarque au port de Tampico, dans le Golfe du Mexique. Cela fait dix ans qu'il a été exclu du Parti sur lequel Staline a fait main basse. Il est en fuite et après Istanbul, la France, la Norvège, il trouve pour dernier refuge le Mexique. Il y côtoie le couple de peintres Diego Rivera et Frida Kahlo, organise la riposte aux procès de Moscou, reçoit André Breton, le chef d'école du surréalisme français, et fonde la IV^e Internationale avant d'être assassiné par un

sbire du stalinisme en août 1940. Mais, dans le chaudron mexicain, tandis qu'en Europe «le monde à grand train file à nouveau vers la guerre», d'autres improbables existences sont venues chercher la liberté, un anonymat, l'inspiration pour l'œuvre d'une vie. C'est le cas de l'écrivain anglais Malcolm Lowry, deuxième figure majeure du roman. Contrairement à Trotsky, il ne cherche pas à fédérer les hommes autour d'une utopie collective. Ce qu'il veut, c'est faire entrer la démence de la réalité, convoquer le «grand charroi de l'Histoire» dans un livre qu'il mettra vingt ans à écrire, entre Oaxaca et une cabane sur la plage

près de Vancouver; un livre monstre contre la mort, l'échec personnel et la débauche alcoolique dont le nom dit à lui seul l'ambition explosive: «Au-dessous du Volcan». «Ce qu'il veut chanter, écrit le narrateur Deville en parlant de Lowry, c'est la plus belle histoire d'amour de toute la littérature, et dire aussi la déréliction et la misère de l'homme sans Dieu, composer l'hymne aux déchirures des amours impossibles».

Publié au Seuil, dans la collection «Fiction & Cie», «Viva» n'est pas un roman historique qui prendrait pour toile de fond un



événement majeur vu à travers les yeux d'un personnage réel. Le coup de force de Patrick Deville est de se tenir au cœur de son livre comme un enquêteur-narrateur, libre de composer son espace romanesque. Travailler à partir d'une unité géographique qu'il connaît bien lui permet de faire entrer l'histoire par strates, de manière

oblique et décentrée. Au lieu de se focaliser sur un événement ou une chronologie, le livre déploie ainsi sa trame entrelacée à partir d'échos et de coïncidences. Passant d'une vie à une autre, d'une rencontre manquée de peu (entre Malcom Lowry et Graham Greene) à une passion passagère (Frida Kahlo et Léon Trotsky), d'une mystérieuse disparition (le cousin d'Oscar Wilde – poète et boxeur – Arthur Cravan) à une quête de vision sous peyot (Antonin Artaud). ●

INFO+

«Viva»
Patrick Deville
Éditions du Seuil, 224 pp.